

Texte d'Elisabeth Hausser.

Une théologie des femmes, pour les femmes... et les hommes émancipés.

Le féminisme n'est pas simple opposition des femmes, ni fusion ou mélange des identités, mais vise à la réconciliation des hommes et des femmes, pour que tous puissent évoluer à leur pleine stature. C'est ce projet qui a inspiré les mouvements féministes et leur corollaire dans la religion chrétienne, les «théologies féministes».

Naissance du féminisme.

Aux États-Unis le féminisme fut porté par les Églises, alors qu'en Europe après 1965 domine un féminisme socio-politique et laïc. Après un premier courant de féminisme engagé pour l'égalité des femmes et des hommes intervint un féminisme célébrant la spécificité féminine, qui ne fut pas accepté en France. Aujourd'hui encore la France se distingue par une recherche du partenariat, de la réciprocité, de la mixité et de la pensée solidaire des hommes et des femmes. Il est rare que l'on s'affirme «féministe», alors que les femmes sont clairement engagées pour leurs droits, pour la parité et le partenariat dans tous les domaines, y compris dans les Églises et dans le travail théologique.

D'une théologie au féminin à la «théologie féministe».

En théologie apparurent d'abord des écrits s'interrogeant sur les stéréotypes sexuels, la nature, le rôle des femmes et revendiquant pour les femmes une place reconnue dans l'Église. La théologie passe du féminin au «féministe» en prenant «parti pour» les femmes, c'est-à-dire pour la justice, la liberté, la réconciliation. Le qualificatif «féministe» ajouté à la théologie était conçu comme un signe d'engagement et de protestation contre la domination exclusive de la pensée et du pouvoir des hommes.

Les pionnières en théologie féministe.

En Allemagne, la voie féministe fut tracée en 1962 par Elisabeth Gössmann (catholique) qui fit ensuite carrière au Japon. Elisabeth Schüssler (catholique), qui allait devenir célèbre aux États-Unis, critiqua son Église dès 1964. Elisabeth Moltmann-Wendel (protestante) fit connaître en 1974 dix textes du mouvement américain. Aux Pays-Bas, Catharina Halkes (catholique) introduisit par des émissions de radio une «théologie des femmes, par les femmes pour les femmes», qui se répandit aux pays Scandinaves, déjà acquis au féminisme sociopolitique. Le premier groupe européen officiellement féministe et catholique, «Femmes et hommes dans l'Église», vit le jour en Belgique en 1970. Le Groupe protestant «Orsay» à Paris travaille et traduit les écrits de théologie féministe. En France l'approche féministe protestante fut plutôt celle de femmes laïques (le mouvement «Jeunes femmes»), et de ce fait il n'y a guère de production théologique écrite, sauf les traductions et travaux du Groupe Orsay et les articles et ouvrages de femmes pasteurs comme Martine Millet, Claudette Marquet, de sociologues (Evelyne Sullerot), d'historiennes (Suzanne Tunc).

Une théologie passe-frontières.

Ces théologien(ne)s tentaient de franchir les frontières de rôles femmes-nature et hommes-culture, femmes-foyer et hommes-politique. Ainsi devint audible le point de vue des femmes après des siècles de théologie écrite par les hommes. Ce fut l'occasion de reconstruire l'histoire occultée des femmes chrétiennes et des traditions marginalisées. À côté de la réflexion théologique s'organisaient les mouvements sur le terrain, des groupes liturgiques, avec une émulation inter-culturelle, œcuménique et inter-religieuse, avec l'idéal de la «sororité» à la place de la «fraternité». La proposition féministe fut radicale.

Relectures bibliques.

Dès le début des mouvements d'émancipation au 19^e siècle, les pionnières commencèrent par étudier les textes bibliques, afin de montrer comment ils avaient été utilisés pour justifier le rôle second de la femme. D'autre part, les textes oubliés ou occultés furent remis en valeur (ex: les figures de femmes influentes comme Myriam, Débora, Marie-Madeleine, etc.) Ce qui permettait de démontrer qu'il n'existe pas dans la Bible un enseignement clair et univoque sur les femmes. Les recherches au 20^e s. se poursuivent à l'aide de la méthode historico-critique qui étudie le contexte et les particularités des écrits bibliques, ainsi qu'à l'aide des interprétations psychanalytiques, des approches littéraires ou rhétoriques, qui mettent plutôt l'accent sur l'expérience des femmes. Les théologien(ne)s du Tiers-Monde relisent la Bible à la lumière de leur propre contexte culturel et social, en y découvrant une perspective de libération des contraintes non seulement masculines mais aussi sociales.

Dieu Père et Mère.

Les théologien(ne)s féministes dénoncèrent l'image prédominante de la paternité de Dieu justifiant par ses caractéristiques exclusivement masculines la domination des femmes par les hommes, considérés comme «naturellement» plus proches de Dieu. Ceci véhicule implicitement l'autorité masculine dans la famille comme dans l'Église et occulte le rôle essentiel des femmes dans la transmission de la foi. Le travail biblique permit une redécouverte des passages bibliques représentant les aspects féminins et maternels de Dieu.

Les femmes comme relais messianiques.

Jésus Christ, selon la majorité des théologien(ne)s féministes représente l'homme libre, en coopération avec Dieu, qui montre par son exemple le chemin de la rédemption. Il ne s'agit pas de majorer sa mort sur la croix, comme l'a fait la tradition, mais sa vie, son oeuvre de guérison et de libération. Sa passion, sa crucifixion et sa mort sont parfois critiquées comme relents de l'ancienne mentalité sacrificielle. La mort du Christ représente plutôt l'échec de l'amour face au mal, et le don pour autrui.

L'Église comme «maison de liberté».

L'Évangile doit déboucher sur une transformation des structures d'autorité et un encouragement des laïcs. Ainsi, à côté de ce qui faisait autorité : les structures hiérarchiques, l'ordination, le savoir, s'ajoutent l'autorité de la base, de la sagesse, de l'expérience, des charismes. L'Église n'est plus à concevoir comme un espace fermé mais comme un mouvement et une communauté de partage.

À la suite des théologies de la libération, les féministes accordent la priorité à l'engagement pour les opprimés.

Les influences féministes.

Dans le monde catholique et latin ces théologies n'ont pas vraiment percé, et les questions féministes entrèrent dans l'espace public par d'autres sciences. Dans le monde anglo-saxon, hollandais et germanique, après des controverses, de nombreuses réflexions féministes ont une influence : sur le corps, l'éthique sexuelle, les enjeux de pouvoir, la recherche biblique et historique. Certaines Églises tentent de mettre en œuvre les propositions des théologies féministes : pour le culte, le langage, la participation des laïcs, le partage du pouvoir, l'interprétation biblique.

Le mouvement s'étend et se poursuit.

Le mouvement féministe a évolué vers de nombreuses théologies se distinguant par leurs spécificités contextuelles (les théologies «womanistes afro-américaines, asiatiques, «mujeristas» hispaniques, « post-coloniales »). Toutes maintiennent le qualificatif «féministe» car «tant que toutes les femmes ne seront pas libres, aucune ne le sera». La véritable révolution n'a pas encore eu lieu, car les femmes sont plus que jamais prisonnières du désir et du regard des hommes, dans une société qui magnifie le corps adolescent, voire impubère, l'érotisme virant à la pornographie de plus en plus brutale. Le corps réel, défiguré, handicapé, usé, vieilli, mourant est occulté, voire rejeté. Et dans nos sociétés de consommation se pose la question des modèles féminins et masculins pour les générations futures.

Bibliographie d'ouvrages en français

Sur le féminisme :

Elisabeth Badinter, *Qu'est-ce qu'une femme ?* A.L Thomas, Diderot et Mme d'Épinay, Paris, P.O.L 1989 ; *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel* (VIIè-XXè siècle), Paris, Flammarion, 1980; *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris, Odile Jacob, 1986; XY. *De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992 ; *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.

Mona Ozouf, *Les mots des femmes*. Essai sur la singularité française, Paris, Fayard, 1995 *Le siècle des féminismes*, Eliane Gubin et alii (éd), Paris, L'Atelier, 2004.

Sur les Églises et les femmes :

Jean-Marie Aubert, *L'exil féminin. Antiféminisme et christianisme*, Paris, Cerf, 1988 ;

Françoise Lautmann (éd) *Ni Eve ni Marie. Luttres et incertitudes des héritières de la Bible*, Genève, Labor et Fides, 1997

Kari Elisabeth Borresen, *Subordination et équivalence. Nature et rôle de la femme d'après Augustin et Thomas d'Aquin*, Oslo-Paris. Universitetsforlaget-Mame, 1968

Anne Carr, *La femme dans l'Eglise. Tradition chrétienne et théologie féministe*, Paris, Cerf, 1993.

Elisabeth Parmentier, *Les filles prodigées. Défis des théologies féministes*, Labor et Fides, 1998.

Suzanne Tune, *Brève histoire des femmes chrétiennes*, Paris, Cerf, 1989.

Ouvrages de théologie féministe :

Elizabeth Johnson, *Dieu au-delà du masculin et du féminin. Celui/celle qui est*, Paris/Montréal, Cerf/Paulines, 1999

Letty Russel, *Théologie féministe de la libération*, Paris, Cerf, 1976

Elisabeth Schüssler Fiorenza en France fut *En mémoire d'elle, Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Paris, Cerf 1986.

Phyllis Trible, *Destinées tragiques. Histoires de Hagar, de Tamar, de la concubine du lévite et de la fille de Jephté*, Paris, Ed de Minuit, Groupe Orsay, 1989

Une base de données bibliographiques se trouve sur le site www.bibliothequedusaulchoir.org. Elle est gérée par l'« Unité de recherche et documentation Genre en Christianisme » (en lien avec l'association « Femmes et Hommes en Eglise »), coordonnée par Marie-Thérèse van Lunen-Chenu.